

"QUATRE PLUMES D'AIGLE"

ou la vie de PAUL COZE



Paris
1994
Patrick BUREAU

PAUL COZE

Ami des Indiens, Co-fondateur des Scouts de France.

Le texte que vous allez lire est largement inspiré de la "version longue" d'un article écrit en 1972, deux ans avant la mort de Paul COZE, par une journaliste de "Sélection du Reader's Digest", **Catherine Galitzine**.

Voici comment j'ai trouvé cet article.

A la fin de 1993, j'ai demandé à mon oncle Edouard-Igor Coze s'il détenait des documents sur son demi-frère Paul (son père, Édouard Coze s'était remarié après le décès de sa femme, victime de la grippe espagnole en 1919). Il me prêta une enveloppe qui lui venait de Marcel Coze et qui contenait un brouillon d'article surchargé de corrections. Il s'agissait d'un projet rédigé par Madame Galitzine après un voyage aux États-Unis. Il semble que celle-ci ait soumis son texte à l'approbation de Marcel Coze et que ce dernier ne lui ait pas renvoyé ou qu'il en ait gardé photocopie. Ce n'est qu'en juillet 1974 que l'article de Catherine Galitzine, très condensé par rapport à la version longue, a paru dans "Sélection". Le service de la rédaction de cette revue, que j'avais sollicité, m'a aimablement adressé une copie de cet article et signalé que madame Galitzine était toujours journaliste dans leur maison.

J'ai alors pris contact avec elle et elle m'a remis un véritable "trésor" : toute la documentation qu'elle avait recueillie auprès de Paul Coze lors des quelques jours qu'elle avait passés à Phoenix pour l'interviewer et qu'elle avait conservée plus de vingt ans. S'y trouvaient de nombreuses photos prises par Paul lors de ses premières expéditions, légendées de sa propre main, ainsi que plusieurs articles écrits par Paul, en particulier ceux publiés, à partir de 1951, dans "*Arizona Highways*".

J'exprime à Madame Galitzine toute la gratitude de la famille pour nous avoir remis ces souvenirs d'une inestimable valeur.

Pour écrire cette biographie de Paul, j'ai beaucoup utilisé la version longue de son article en lui apportant quelques modifications et les ajouts que je pouvais faire sur le plan familial.

Je lui ai aussi donné un titre :

"QUATRE PLUMES D'AIGLE "

rappelant le nom que les Indiens de la tribu des "Cris" avaient donné à Paul Coze. On verra pour quelles étonnantes raisons ils avaient choisi ce patronyme.

Par ailleurs, Edouard-Igor, qui avait appris au village scout de Riaumont que l'historien du scoutisme, **Louis Fontaine**, avait écrit une petite biographie de Paul, me mit en relation avec lui. M. Fontaine m'adressa le passage qu'il avait rédigé sur Paul Coze qui devrait s'insérer dans une "encyclopédie du scoutisme". J'ai donc repris aussi dans mon texte tout ce qui avait trait à la création du scoutisme à Paris et qui avait été tiré par M. Fontaine de ce que Paul avait raconté dans la revue "*Scout*".

<<<oOo>>>

Paul Coze a marqué sa génération. Son souvenir subsiste encore aujourd'hui : le groupe de scouts unitaires de France (SUF) de la paroisse St Jean-Baptiste de Grenelle à Paris (XV^e), fondé en 1990 par Pierre-Etienne Bureau et qui compte en 1994 environ 150 scouts, louveteaux, jeannettes, guides et routiers, porte son nom avec beaucoup de fierté.

Grand voyageur, Paul Coze a peu vécu en France. Il est né à Beyrouth, au Liban (alors ville de l'empire ottoman) le 29 juillet 1903, où son père avait été envoyé pour construire l'usine à gaz. Il est décédé le 2 décembre 1974 à Phoenix (Arizona).

Son épouse, Kay, et sa fille, Lisa, demeurent toujours dans cette ville. Sa petite fille Alexandra, née le 31 décembre 1993, nous rappelle le souvenir d'Alexandrie, la ville d'Égypte où Paul a découvert le scoutisme.

*Patrick Bureau.
Paris, janvier-juin 1994.*

"QUATRE PLUMES D'AIGLE "

La scène se passe à PHOENIX (Arizona), en 1972.

Paul COZE en a fini avec la paperasserie du consulat pour la journée. Il est en train de peindre lorsque le téléphone sonne.

- "Consulat de France", dit-il en décrochant.

- "Allô, ici Bernard Favel. Je suis ingénieur chez Honeywell Bull, de passage à Phoenix pour affaires. J'aimerais visiter des réserves indiennes. J'ai entendu dire que vous pourriez me donner quelques tuyaux..."

- "Écoutez, vous avez de la chance. Il y a justement des danses de Kachinas ce week-end chez les Hopis. J'ai promis d'y emmener certains de mes élèves et il me reste une place dans ma voiture. Si vous voulez en profiter..."

* *
*

A la fin de sa vie, des demandes pareilles, Paul Coze en recevait continuellement car, en dehors de son métier de peintre et de ses fonctions de consul de France, il avait une seule passion dans la vie : les Peaux-Rouges. Il a étudié leurs mœurs et coutumes pendant près de 60 ans. Il a vécu la meilleure partie de sa vie à leurs côtés. Il était lié d'amitié avec tous les derniers grands chefs du sud-ouest des États-Unis. Personne ne connaissait les Indiens comme Paul Coze.

Mais s'il est connu comme l'un des fondateurs du scoutisme en France, sa renommée vient aussi de ses talents d'écrivain, de peintre et de dramaturge : il a écrit neuf livres, de nombreux articles et organisé plusieurs spectacles dramatiques. L'exercice de ces activités a surtout été lié aux Indiens, soit dans le but d'amener les Blancs à les connaître, soit pour les aider à retrouver la fierté de leur race.

C'est surtout grâce aux exceptionnelles relations d'amitié qu'il entretenait avec eux qu'il devait ses connaissances privilégiées sur leur culture. A cause des terribles persécutions qu'ils ont subies, les Indiens n'éprouaient que crainte et méfiance envers les Blancs. Seul Paul Coze était admis comme participant à leurs grandes cérémonies religieuses annuelles ; à lui seul, les Indiens révélèrent certains secrets de leur vie spirituelle. Les Hopis l'autorisaient à descendre dans leurs temples souterrains, les "*kivas*".

Il a conduit les *kachinas*, les danseurs masqués, messagers de l'esprit des dieux, un privilège qui ne revenait qu'aux prêtres indiens. Les Navajos lui ont permis d'assister à la partie la plus secrète de leur cérémonie de guérison.

"*Paul Coze est un véritable ami du peuple indien,*" disait Léo Lakapa, le célèbre danseur hopi, "*avec lui on se sent à l'aise, on n'a pas besoin de faire attention à ce qu'on dit.*"

A l'âge de 70 ans, Paul Coze continuait à mener un rythme qui aurait épuisé bien des jeunes. Il était capable de peindre 10 heures par jour, sans répit, pour achever une commande, de sauter dans sa voiture, de faire 5 heures de route pour assister à une danse traditionnelle et de rentrer à Phoenix dans la même journée.

C'était un homme grand, à la silhouette élancée et aux épaules bien carrées. Une petite moustache bien taillée lui donnait un peu une allure sévère, aussitôt démentie par un sourire plein de candeur et d'enthousiasme juvénile. Son habillement était un curieux mélange de vêtements cow-boys et de bijoux indiens, mais il restait bien français : son accent, sa jovialité, son art de la conversation ne trompaient pas. 35 ans après avoir émigré aux États-Unis et adopté la citoyenneté américaine, il tenait à conserver sa nationalité française.

Bien que né à Beyrouth le 29 juillet 1903, Paul Coze était français par son père, ingénieur spécialisé dans la production du gaz d'éclairage, comme l'avait été déjà son grand-père. Il descendait d'une vieille famille de la région de Boulogne-sur-mer. Édouard Coze, son père, avait été envoyé à Beyrouth – alors ville de l'Empire ottoman – pour construire l'usine à gaz. Le travail achevé, il avait été nommé directeur de la Banque Ottomane à Alexandrie (Égypte).

La mère de Paul Coze, née Sonia Dabija-Cotromanich, était une princesse russe descendante d'un roi de Serbie, Tverko I^{er}, qui avait émigré en Ukraine à l'issue de la bataille de Kosovo ¹. Gravement malade, elle avait été envoyée à Beyrouth pour se soigner et c'est là qu'elle avait rencontré Édouard Coze, le père de Paul. Le sang russe qui coulait dans ses veines devait donner à Paul son caractère original d'artiste passionné et aventurier.

LES DÉBUTS D'UNE PASSION. LE SCOUTISME.

Paul Coze a toujours été fasciné par les Peaux-Rouges. Déjà, vers l'âge de 4 ans, à Alexandrie, il jouait aux Indiens avec son petit frère Marcel, d'un an plus jeune que lui, et fabriquait des coiffures de plumes. A neuf ans, il écrivait des histoires d'Indiens pour son frère, sous la forme d'un journal hebdomadaire de bandes dessinées. L'Égypte était alors sous mandat britannique. L'implantation du scoutisme (qui venait d'être créé en 1908 par Baden-Powell) y était rapide, amenée par la rotation des unités avec la métropole. En 1912, le pays comptait déjà deux troupes anglaises constituées d'enfants de militaires et de fonctionnaires.

¹ - Bataille gagnée par les Turcs en 1389, à la suite de laquelle ils avaient vassalisé la Serbie.

A Alexandrie, où vivaient les Coze, la colonie italienne avait, à l'imitation des Anglais, fondé une troupe de "boys scouts". C'est en jouant sur un terrain vague où les petits bédouins faisaient paître leurs chèvres que les frères Coze firent la connaissance d'un jeune italien, Maxime Piha, qui leur vanta les mérites du scoutisme, beaucoup plus exaltant que leurs jeux de petite guerre auxquels ils se livraient dans le "no man's land" situé derrière les habitations de leurs parents. Paul et Marcel, après avoir admiré toute une journée les activités de la troupe italienne demandèrent à en faire partie. Ce jour là, les exploits des cyclistes rivalisèrent avec les signalisations effectuées depuis le haut d'un palmier, tandis que les cuisiniers apprêtaient des macaronis aux tomates...

En septembre 1912, Paul Coze était admis à faire sa promesse et bientôt, avec son frère, ils décidèrent de fonder leur propre troupe française : ils débutèrent par une patrouille, celle du "Coq" et continuèrent par celle du "Chêne", toutes deux fonctionnant avec les Italiens.

En 1914, à cause de la guerre, la famille Coze rentra en France, à Agay, d'abord, chez les cousins Roussel (Jeanne Roussel était la fille de Léon Coze) puis en 1916, à Paris. Elle s'installa 7, rue Lalo, dans le XVI^e arrondissement.

Paul et Marcel n'avaient qu'une idée en tête : faire du scoutisme. Mais ils étaient catholiques et les rares patrouilles que l'on trouvait alors résultaient toutes d'initiatives protestantes. Madame Coze, bien que de religion orthodoxe avait élevé ses fils dans la religion catholique, et elle s'opposa catégoriquement à ce qu'ils adhèrent à un groupe dirigé par un pasteur protestant. Déçus de ne plus pouvoir continuer le scoutisme, Paul et son frère, recrutant un de leurs camarades de classe, pratiquèrent alors une sorte de scoutisme "sauvage" au bois de Boulogne, revêtus d'un étrange uniforme et d'un foulard rouge.

Paul était déterminé à vivre l'idéal de Baden-Powell. Il se trouva un allié en la personne du chanoine Cornette, le vicaire de Saint Honoré d'Eylau², sa paroisse. Grâce à ce dernier, le 2 octobre 1915, le jeune Paul Coze tenait une conférence sur le scoutisme devant un groupe de paroissiens, de leurs enfants et de quelques camarades de lycée.

A la vue de ce garçonnet, encore coiffé "aux enfants d'Édouard" et paraissant à peine ses 13 ans, la salle éclata de rire. Pourtant, à la fin de son discours, plusieurs garçons se portèrent volontaires pour former la première troupe de scouts catholiques en France, les "**entraîneurs de St Honoré d'Eylau**", dont naquit, deux ans plus tard, la Fédération des Scouts de France.

2. *"Le chanoine Cornette avait ses deux bras paralysés à la suite d'une nuit passée dans une chambre trop fraîchement peinte. A cette époque là, la peinture contenait des produits à base de plomb, très nocifs, ce qui est interdit maintenant au détriment de la qualité. Il était toujours suivi par une cousine que l'on appelait la "patte de loup", lui étant le "grand loup". Rien ne l'arrêtait..."* Témoignage de M. Michel de Rochambeau (lettre du 11.07.94), qui accueille parfois le groupe scout « Paul Coze » dans le parc de son château.

Dès ses jeunes années, Paul faisait donc déjà preuve d'un esprit de persévérance et de ténacité dans la réalisation des idées qui lui tenaient à cœur. Elles allaient le mener au fond des réserves indiennes et des mystères de leur civilisation.

Dès la fondation des "Entraîneurs", Paul et Marcel devinrent les premiers chefs de patrouille. Dans cette organisation assez paramilitaire, très influencée par la période de la grande guerre, Paul, qu'on appelait le "capiston", devint rapidement l'assistant du chef, Édouard de Macédo.

Quand le scoutisme catholique prit son essor avec le père Sevin et la fusion de tous les premiers groupements, Paul conserva des responsabilités au sein du nouveau mouvement : premier rédacteur de la revue "*Scout* ", premier détenteur en 1923 de la "*badge de bois*" au cours du premier stage de Chamarande (camp-école des scouts de France), commissaire S.D.F. au Jamboree de Birkenhead (Août 1929) où il s'illustra par la présentation théâtrale française avec une parodie d'un numéro de clowns et une féerique "fête indienne". Déjà, en 1927, Paul s'était fait connaître lors de la grande soirée de gala donnée au Trocadéro pour la projection du film "Cœurs héroïques" qui illustre, à travers une histoire romancée, les vertus de la formation, des activités et de l'idéal scout et dont il avait été l'instigateur. Pour la seconde partie de la soirée, Paul avait préparé un grand spectacle présentant une fresque colorée et animée intitulée "De neige à neige", qui relatait la vie d'une tribu "peau-rouge" au cours des quatre saisons de l'année.



Ses talents de dessinateur associés à un esprit toujours en éveil et aux ressources inépuisables lui permirent d'animer, pendant de nombreuses années, la revue "Scout" et de créer le précieux et inséparable carnet que chaque scout avait dans la poche et dont le titre "P.A.L.B.A." lui était un rappel permanent du précepte scout "**Pense A La Bonne Action**". À la même époque il illustrait les premiers romans scouts, dont ceux de Pierre Delsuc (1927). C'est aussi lui qui embaucha Pierre Joubert comme dessinateur à la revue « Scout » et qui l'encouragea dans ses débuts.

Les multiples occupations de Paul dans le mouvement scout ne favorisaient malheureusement pas ses études.

Doté d'un esprit indépendant, orienté plutôt vers les activités artistiques comme le dessin et le théâtre, Paul se passionnait pour ce qui l'intéressait. Comme tous les enfants de cette époque, il avait rêvé à la lecture des romans de Mayne Reid ou de Fenimore Cooper. Le mystère des terres de "l'Ouest" peuplées de tribus indiennes fières et sauvages avait provoqué en lui une passion pour les Peaux-rouges. Avec un enthousiasme et une volonté sans pareil, il saura en faire naître une véritable vocation.

Le hasard d'une rencontre allait en provoquer le déclenchement d'autant plus qu'il était déjà très attiré par la pratique des feux, l'art de la veillée et l'exploration de la nature, suivant en cela les recommandations de lord Baden Powell qui écrivait dans *Scouting for boys* : « *Le scoutisme ne se joue qu'en plein air. Cherchez les secrets de la nature si vous voulez avoir les secrets du scoutisme* ».

Après la guerre, en 1920, au cours d'une réunion scoute à Compiègne, Paul rencontra, pour la première fois de sa vie, un Peau-Rouge, instructeur dans une patrouille de scouts américains. Celui-ci lui apprit les mille et une manières d'utiliser le bois, de lire une piste ou de se camoufler ; tout ce qui, en France, allait s'appeler "l'indianisme" ou le "peau-rougisme" et que le scoutisme devra à Paul Coze.³

Cette rencontre sera décisive. Elle va faire du jeune homme un spécialiste de la culture indienne. De retour à Paris, alors qu'il poursuit ses études au lycée Janson de Sailly, Paul décide d'entreprendre des recherches sur les Indiens. Il a beau explorer toutes les bibliothèques de la capitale, il ne trouve aucune documentation sur le sujet qui l'intéresse, à part la collection des Rapports annuels du *Smithsonian Institute*, rédigée en anglais. Aussitôt, il s'inscrit à l'école Berlitz pour perfectionner l'anglais qu'il parlait déjà très bien depuis son séjour en Égypte.

Paul commence à entrevoir, avec fascination, l'existence d'une culture philosophique et spirituelle indienne très riche qui survit de génération en génération à travers des chants et des danses rituels dont il devine la beauté magique et qui hantent ses rêves d'adolescent.

³ Les mouvements scouts reprochent bien souvent aujourd'hui à Paul Coze d'avoir introduit la "totémisation", interdite en raison de la déviation qu'elle a connue et qui tournait parfois à un "bizutage" sadique. Il faut rappeler que la totémisation d'alors revêtait un caractère mystérieux et sacré qui marquait un aboutissement dans la vie du jeune scout. Paul Coze ne peut évidemment pas être tenu responsable de ces déviances.

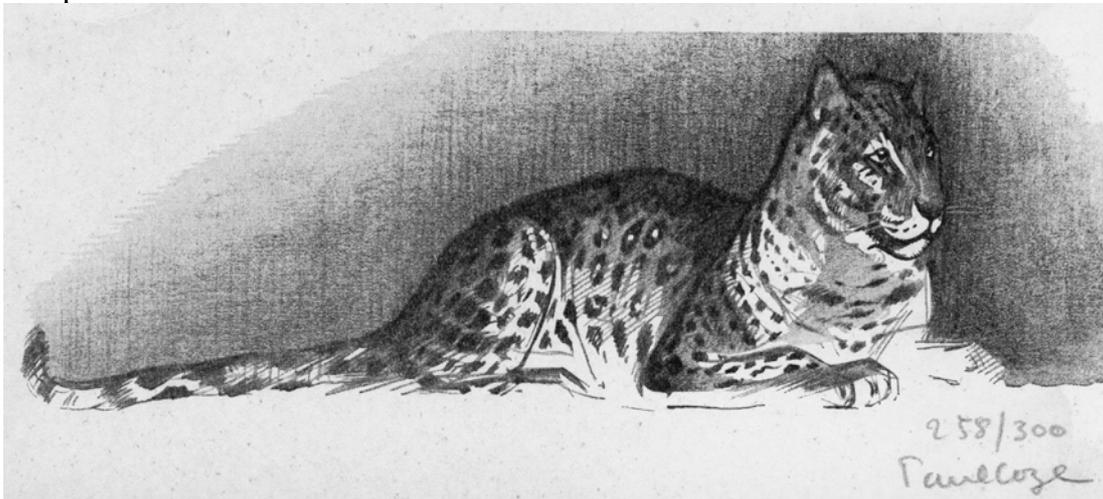
LA RENCONTRE AVEC OS-KO-MON.

En 1919, à 16 ans, Paul perd sa mère, victime de la terrible « grippe espagnole ». Sur les conseils de son père, il entre alors à l'École nationale des Arts décoratifs qui correspondait à ses sensibilités. Il y restera quatre ans.

Un jour, il imagine un spectacle peau-rouge qu'il décide de monter avec des camarades : un groupe d'individus peinturlurés, emplumés, armés de lances et de tomahawks exécute des danses et des chants peaux-rouges devant un auditoire de parents et d'amis médusés. L'étrange performance éveille une vive curiosité de la part d'un certain nombre de jeunes gens. Paul est amené à créer à Paris un club peau-rouge qu'il baptise : "*Club Wakanda* " (le "Grand Esprit", en langue sioux). Ses membres se réunissent pour s'instruire, amasser le maximum d'informations sur les Indiens et monter de nouveaux spectacles.

Avec son enthousiasme habituel, il tente de faire partager à ses amis scouts sa passion des Indiens. C'est ainsi qu'ayant rassemblé de véritables tenues peaux-rouges avec coiffures de plumes, il en habille les stagiaires de Chamarande, comme le montre une photo d'époque où figure notamment le futur archevêque de Besançon, monseigneur Marc Lallier, aussi digne qu'un vrai sachem...

Durant cette période, Paul va souvent au cirque : il y puise ses sources d'inspiration. Peintre animalier, il se spécialise dans le dessin des chevaux et des panthères (le totem scout dont il fut baptisé était "*panthère à l'affût* "). Il remporta même le championnat des "dompteurs-amateurs", en faisant, dans sa cage, le portrait d'une panthère !



C'est au cirque qu'il découvre Os-Ko-Mon, la vedette d'un numéro équestre pseudo-indien exécuté sur l'air de "Ramona". Paul réussit sans mal à apprivoiser cet indien qui vit replié dans un monde qu'il ne comprend pas. Un jour, il apporte à Os-Ko-Mon un tambour et lui demande de chanter un air indien authentique. Tristement, Os-Ko-Mon avoue qu'il a tout oublié. Paul insiste pour qu'il garde le tambour. Quelques jours plus tard, Os-Ko-Mon rend visite à Paul. Sans un mot, il s'installe, le tambour à la main et, tout doucement, puis avec force, sort de sa gorge un chant d'une beauté étrange, plus émouvant que tout ce que Paul avait imaginé. En s'exerçant seul avec le tambour, il s'était souvenu de chansons entières. Fou de joie, Paul l'engage pour tenir la vedette du spectacle *Wakanda*.

A mesure qu'Os-Ko-Mon retrouve la mémoire, non seulement il apprend les chants et danses traditionnels de sa tribu à son jeune ami, mais aussi les coutumes sacrées qui font partie de la vie quotidienne des Indiens : par exemple comment saluer avec le calumet de la paix ou pénétrer dans un *tipi*⁴.

Os-Ko-Mon propose ainsi à Paul de lui apprendre à fabriquer une authentique coiffure indienne avec des plumes d'aigle.

Paul fait tout Paris à la recherche de ces fameuses plumes, devenues introuvables par suite de la disparition des aigles d'Amérique. Un jour, pénétrant à tout hasard dans un minuscule magasin d'accessoires de chapeau, à sa grande surprise, il voit le boutiquier disparaître dans ses réserves puis réapparaître en traînant derrière lui plusieurs cartons de plumes d'aigles de Mongolie.

- C'est ce qui me reste de la commande de Buffalo Bill pour son spectacle du Wild West de 1906, dit-il, maintenant cela n'intéresse plus personne !

Paul achète le tout à un prix dérisoire et, tremblant de joie, emporte son butin. Celui-ci, par la suite, devait se révéler plus précieux que l'or puisque ces plumes lui serviront de passeport et de monnaie d'échange.

⁴ - mot sioux signifiant « habitation ». C'est une tente conique, très souvent peinte.

PREMIER SUCCÈS LITTÉRAIRE.

En 1923, Paul Coze part en Allemagne faire son service militaire dans un régiment d'artillerie stationné à Mayence. Trois mois plus tard, souffrant gravement des suites d'un incendie qui s'était déclaré dans sa caserne, il est réformé. Au cours de sa convalescence, il écrit une nouvelle intitulée : "LA PEUR, épisode de l'occupation des Pays Rhénans", illustrée de dessins à la plume très expressifs, dans un style alerte qui fera, plus tard, l'attrait de ses livres.

Pendant son repos forcé, il découvre dans un magazine une série d'articles relatant l'extermination des Indiens d'Amérique. Paul Coze correspond avec l'auteur, René Thévenin, et lui propose d'écrire, en collaboration, un livre qui réunirait son histoire des Indiens et ses propres recherches sur leurs mœurs et coutumes. Thévenin accepte. En 1928, lorsque paraît chez Payot le premier ouvrage en français, "**Mœurs et histoire des Peaux-rouges**"⁵, il est immédiatement couronné par l'Académie française. Peu après, Paul reçoit une commande d'éditeur pour un second livre.

Ce succès allait être l'occasion d'un premier contact avec l'Amérique. Son livre a en effet été remarqué dans le Nouveau Monde : il reçoit une invitation de la Compagnie Nationale de Chemins de fer Canadiens pour étudier les Indiens d'Amérique du Nord.

Lorsque Paul annonce son départ, la réaction de son entourage reflète bien l'opinion générale de l'époque :

- "Vous perdez votre temps avec les Indiens," dit un ami de son père, "ce ne sont que des sauvages !"

- "Les Indiens n'existent plus, jeune homme," lui dit un employé du consulat canadien, "aujourd'hui, les Indiens s'habillent et raisonnent comme vous et moi !"

PREMIER VOYAGE EN AMÉRIQUE.

Le 12 juin 1928, vêtu de son uniforme scout, le jeune Français est accueilli à Lorette, près de Montréal (Canada), par un groupe de Hurons. Ils sont habillés comme des blancs, habitent des maisonnettes en bois et gèrent une fabrique de mocassins. Paul ne peut s'empêcher de penser aux paroles de l'employé du consulat canadien. Il continue son voyage, de l'Atlantique au Pacifique, à bord du chemin de fer canadien. A chaque arrêt, la même déception l'attend.

⁵ Le livre parut d'abord aux Éditions Henri Étienne en 1926 sous le titre « *La race exterminée* ».

Cependant, à travers ses lectures, Paul Coze a découvert un Indien qui est loin d'être dénué d'intérêt et il est bien déterminé à le trouver. A Ottawa, le Surintendant des affaires indiennes, auquel Paul a fait part de ses désillusions, propose de l'emmener à Fort Quappelle, un peu à l'écart de la ligne de chemin de fer, pour visiter une réserve sioux. Les Indiens du Fort Quappelle ont été convertis au catholicisme. A la sortie de la messe, Paul tente d'engager la conversation avec eux à l'aide du langage par signes. Les regards, fixés avec méfiance sur son uniforme, demeurent impassibles. Découragé, Paul sort un crayon et un carnet de sa poche et se met à faire quelques portraits. La glace est rompue : une foule, subitement bavarde et admirative, se presse pour voir "Masina' Epiewasis" "l'homme qui sait faire une image". Pour le remercier, un vieil homme dont il a fait le portrait, l'invite chez lui. Paul sent son coeur bondir : pour la première fois il va pouvoir pénétrer dans un "tipi" ! Il suit son hôte à l'intérieur. Celui-ci lui tend un calumet. Alors, ainsi que le lui enseigna Os-Ko-Mon, Paul se met à fumer en silence, savourant enfin l'aboutissement de ses rêves...

Tout ce long voyage, de l'Atlantique au Pacifique, il le fait revêtu de son uniforme scout, ce qui lui vaut bien des rencontres.

Débarquant ainsi à Saskatoon, petite ville perdue au coeur du Canada, il raconte ⁶: « *Je mets mon sac à la consigne et pars à l'aventure. A peine ai-je fait quelques pas que j'entends siffler l'appel scout. Je me retourne, étonné. Oui, c'est bien à moi que ce signal s'adresse. Un inconnu, d'une trentaine d'années, m'accoste en souriant et me fait le salut scout. Il porte les insignes de scoutmestre. Je perds à l'instant le sentiment de la solitude et de l'exil. [...] Reconnaissons ici l'incroyable et véritable fraternité des scouts dans le monde entier. Être scout, c'est avoir partout sur toute la terre des parents, des amis. Un scout auprès d'un autre scout a tout de suite l'impression qu'il n'est plus isolé, qu'il a trouvé un chez soi. Cette camaraderie est une des merveilles du scoutisme. Quel organe de rapprochement entre les hommes, de quelque pays qu'ils soient ! Tu es scout, je suis scout : ta main dans la mienne et en avant... Déjà Palle Huld, le scout danois qui fit le tour du monde, avait constaté la même chose. D'autres encore, sans doute. Les faits sont là ; on peut les vérifier dans tous les pays du monde. Le scoutisme est l'instrument rêvé, l'instrument agissant de la fraternité des hommes. »*

Après ces quelques semaines de voyage, Paul Coze rentre en France, déterminé à revenir en Amérique car il est persuadé que, loin du chemin de fer, loin des agents des réserves, loin des écoles, l'Indien de ses lectures est encore vivant.

DEUXIÈME ET TROISIÈME VOYAGES AU CANADA.

L'occasion de repartir ne tarde pas à se présenter... La publication d'un second livre ("WAKANDA", publié en 1929 aux éditions Rédier, dans lequel il raconte son voyage au Canada) et l'organisation de nombreuses conférences attirent sur Paul Coze l'attention du directeur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro - appelé aujourd'hui "Musée de l'homme" - , le Professeur Paul Rivet. Il prend personnellement en main sa formation d'ethnologue et décide de l'envoyer en mission au Canada.

⁶ - Dans *Wakanda*, page 98.

Pour ce voyage, Paul choisit quatre anciens scouts comme coéquipiers : un médecin, un botaniste, un historien et un photographe.

Le retentissement de cet événement est très grand chez les scouts de France, malgré l'anti-peau-rougisme de certains. La "mission Paul Coze" est largement commentée dans les publications du mouvement. Il est vrai qu'elle avait pris un aspect officiel et scientifique qui rejaillissait sur tous.

Débarquée à New-York du paquebot "de Grasse" le 6 juillet 1930, l'expédition Paul Coze sillonne les réserves à bord d'une vieille Ford modèle 1905. Fin août elle atteint Big River, au Saskatchewan, une vieille cabane en bois à la lisière d'une épaisse forêt qui sert de terminus au chemin de fer canadien.

Au bout d'un voyage en canoë de 500 km vers le Nord, les cinq scouts parviennent dans une tribu de Cris (ou "Crees"). Comprenant qu'ils étaient français, le chef de la tribu demande innocemment des nouvelles du Roi de France. Paul donne aussitôt l'ordre de planter les tentes : il tient enfin la tribu qu'il cherchait !

Les Cris vont accepter avec beaucoup de gentillesse la présence des nouveaux venus. Paul a su les amadouer : extirpant de sa malle quelques unes des précieuses plumes qu'il a acquises à Paris, il offre à leur chef de quoi se confectionner une parure. Les Cris leur apprennent à fabriquer un canoë en écorce de bouleau, à dépecer un animal, à percer le secret des plantes médicinales ou à peindre un tipi. Mais, dès que l'on touche au domaine des croyances et des coutumes religieuses, ils se renferment. Même le vieux chef, Kamaïstit, qui semble s'être pris d'amitié pour Paul, esquivé ses questions.

En réalité, le jeune homme est en observation. Une expérience extraordinaire va couronner ses vœux : une semaine avant la date prévue pour le départ, Kamaïstit fait savoir qu'il désire faire de Paul son fils adoptif.

Les liens sont consacrés au cours de l'étrange cérémonie de la "*loge à transpirer*", une coutume très secrète, dont même les lectures de Paul révélait peu de choses. Aussi son émoi est-il grand. Sous les yeux de la tribu, Paul et Kamaïstit pénètrent dans une sorte de sauna, fait d'un amas de couvertures, soutenues par des branches, et de pierres chauffées à blanc où leur corps doit être purifié par la transpiration. Tout en fumant le calumet de la paix et en arrosant les pierres, ils méditent pour bien se préparer à l'initiation au code moral et aux croyances de la tribu, moment que Paul attendait avec émotion et pendant lequel Kamaïstit répondit à toutes ses questions.

A la fin de la cérémonie, après s'être concentré intensément et avoir sollicité l'inspiration de Wakanda, le Grand Esprit, Kamaïstit annonce le nom qu'il avait choisi pour son nouveau fils : "KANÉO KWANIOW" ("**Quatre plumes d'aigle**"), en souvenir du moyen insolite qu'il avait employé pour prendre contact.

Ce jour là, Paul comprit l'importance que les Indiens attachaient à leur vie spirituelle et commença à s'imprégner de leur philosophie. Kamaïstit accepta d'en parler avec Paul Coze, devenu son fils, mais avec l'ethnologue il ne l'eut jamais fait, cela aurait été un sacrilège.

Il raconta cette expédition dans "**Cinq scouts chez les Peaux-Rouges**", publié en 1932.

- "*Je tirais de cette expérience une leçon que je n'ai jamais oubliée, disait Paul Coze, on ne peut gagner l'amitié et comprendre l'Indien que si l'on respecte les valeurs qui lui sont sacrées.*"

Paul entreprit une seconde expédition l'année suivante accompagné de sa jeune épouse Marie-Laure de la Loge d'Ausson⁷, et cette fois, aucun aspect de la vie des Cris ne lui demeura caché. Paul rapporta de ces deux voyages plusieurs films, dont un de la cérémonie de la "loge à transpirer" qui constitue un document unique, des enregistrements sur des rouleaux de cire de chants Cris, 2000 objets indiens échangés contre ses plumes d'aigle et plusieurs centaines de photos qui firent l'objet d'une exposition au Musée du Trocadéro. Pour son compte personnel, il revenait avec une quarantaine de portraits à l'aquarelle qui furent également exposés.

Ce deuxième voyage fit l'objet d'un nouveau récit : "**Quatre feux**", publié en 1935⁸.

Longtemps les mâts-totems indiens furent dressés devant le péristyle du Musée de l'homme, place du Trocadéro, avec la mention de la mission Paul Coze. Aujourd'hui, ce musée ne conserve plus aucun souvenir de la mission, hormis un catalogue de l'exposition "Peaux-rouges d'hier et d'aujourd'hui" qui eut lieu du 15 mai au 15 juin 1931. Le film de l'expédition fut projeté le 30 mai 1932 à la salle Pleyel et fut suivi d'un récital d'Os-Ko-Mon.

En 1933, une rencontre avec un homme, très éclairé pour son temps, John Collier, le chef du Bureau des Affaires Indiennes de Washington, va lui ouvrir des horizons nouveaux.

- *Tous ces Indiens du Canada, c'est très bien, lui dit Collier, mais tant que vous ne serez pas allé dans le sud-ouest, vous n'aurez rien vu !*

Paul suit ses conseils. Pendant 5 ans, il s'arrange pour venir chaque année passer plusieurs mois dans les États qui regroupent 60% de la population indienne, l'Arizona et le Nouveau Mexique.

C'est ainsi que souvent Paul séjourne chez Chee Dodge, le dernier grand chef Navajo, et qu'il se lie d'amitié avec son fils, Tom. Grâce à lui, Paul découvre les richesses artistiques insoupçonnées du peuple indien : les fresques qui ornent les murs des "Kivas", les temples souterrains, les tapis et les peintures de sable des Navajos, la poterie, la vannerie et les merveilleux bijoux des Pueblos.

⁷ qu'il avait épousée en 1930 et dont il divorcera quelques années plus tard. "Loulette" est décédée en 1984. Elle avait reçu, lors de ce voyage, le nom de "Omawisouwis" "la petite ramasseuse de graines".

⁸ Il explique ainsi ce titre : "Les voyages, dans le Nord canadien, sont coupés par 4 arrêts journaliers qui consistent à allumer un feu pour faire bouillir l'eau du thé et cuire la viande du repas, le dernier feu marque l'étape de la nuit" *Quatre feux*, page 106.

Dès que Tom arrive à savoir qu'un village indien prévoit une cérémonie, il passe en hâte chercher son ami. Rien n'enchantait plus Tom que les cris de ravissement de Paul lorsqu'au cours de leurs randonnées dans le désert, il lui révèle, sans crier gare, au détour d'une route, les ruines splendides d'une ville préhistorique indienne.

Paul rentre de chaque voyage un peu plus envoûté et passionné aussi par la pratique du lasso, apprise des cows-boys. Il est même l'inventeur de la "*cholla*", jeu pratiqué à cheval consistant à capturer une balle munie de cornes. En 1935, à son retour en France, il crée le "*cercle du Lasso*", sorte de club assez fermé où se retrouvent des amateurs de cheval et de lasso venant de milieux très divers : des scouts, bien sûr, mais aussi des médecins, des artistes, des commerçants. Son existence, au dire de Jean Droit, le peintre célèbre et père de l'académicien Michel Droit, s'était greffé sur le club *Wakanda*. L'entraînement en salle avait lieu au manège Olivé, rue de Montevideo ⁹. Le travail à pied, les réunions et conférences trouvaient asile dans l'atelier de Paul Coze, 31, rue Campagne-première (XIV^e). Dans un film tourné en 1937 ¹⁰, il apparaît, à cheval, au grand galop avec ses équipiers sur les contre-allées de l'avenue Foch, lançant son lasso et capturant le cinéaste ou de jolies demoiselles. Toutes ces connaissances sur le lasso, il les publie en 1934 dans un recueil intitulé "*Rodéos de cow-boys et les jeux du lasso*", illustré de croquis très expressifs de sa main ainsi que dans un article publié dans la revue « L'Illustration » n°4772 du 18 août 1934, pages 515 à 518, assorti d'aquarelles de la main de Paul.

M. Guy Dupire, qui faisait partie du club du lasso et qui voue une véritable admiration pour Paul, continue aujourd'hui à pratiquer le lasso : à 78 ans, lors des fêtes du 75^e anniversaire du mouvement "Scouts de France" (22 octobre 1995), il fit une démonstration de lasso et prenant ensuite le micro, lança un vibrant hommage à Paul en ces termes : *« En ce grand jour commémorant les ¾ de siècle de notre mouvement, entends, très cher Paul, les voix mêlées de plus de 2 500 000 jeunes qui, dans un grand élan de gratitude, t'expriment leur profonde reconnaissance pour toutes les joies et les grands bonheurs qu'ils te doivent dans leur découverte merveilleuse du scoutisme qui a donné un grand idéal et un sens nouveau à toute leur vie. »*

Paul était aussi un membre très actif du *club des Explorateurs* et il y donnait des conférences sur les Peaux rouges. C'est ainsi que le 17 décembre 1937, à la salle Pleyel, il participait à la conférence "Le monde vous parle", débaptisée par ses amis "Le monde vous coze". A l'issue de son exposé sur les mœurs indiennes, il pratiqua une démonstration magistrale et très applaudie de l'allumage d'un feu par friction, à la manière indienne, en faisant jaillir des flammes en 7 secondes, chrono en main. Il témoignait ainsi qu'il n'avait pas usurpé le surnom de "Sassénio", "le vainqueur du feu", que lui avaient décerné les indiens Hurons. C'est par cette technique, qu'il pratiquait en virtuose, qu'il procédait à l'allumage des nombreux feux de camp scouts où il se rendait.

⁹ La revue "L'illustration" n°4957 du 5 mars 1938 a publié un reportage sur le club du lasso. On y voit en particulier des dessins représentant Paul Coze ouvrant une grande "crinoline" autour de son cheval.

¹⁰ Transféré en videocassette par M. Guy Dupire.

LE PROMOTEUR DE L'ART INDIEN.

En 1938, après un voyage aux Indes pour capturer des panthères et découvrir le pays des personnages de Kipling, Paul décide finalement de s'installer complètement à Pasadena, en Californie. L'hiver, il donne des leçons de peinture, écrit des articles et fait des conférences. L'été, il séjourne dans les réserves pour étudier la mythologie indienne.

Paul ne peut rester insensible à la terrible agonie du peuple indien. Victimes d'une société qui les traite en sauvages et qui leur a tout pris, jusqu'au droit de gérer leurs propres affaires, ils ont perdu la fierté de leur héritage culturel. Persuadés de leur infériorité et de leur impuissance, ils s'abandonnent, par milliers, à l'alcoolisme et au suicide.

Peintre inconnu, étranger et sans argent, Paul Coze semble bien mal armé pour redonner confiance aux Indiens. Cependant, possédant deux domaines à fond : la culture peau-rouge et l'art, il compte sur ces deux armes pour engager la lutte. Son plan consiste à encourager les activités artistiques des Indiens dans tous les domaines.

A cette époque, le gouvernement américain interdisait encore les classes de peinture dans les écoles indiennes. Dorothy Dunn, une artiste, réussit malgré tout à ouvrir un studio d'art à l'école de Santa-Fe (Nouveau-Mexique). Ses élèves furent les premiers Indiens à peindre sur papier. Très vite, elle avait reçu la visite de Paul Coze qui lui proposa d'exposer les tableaux de ses élèves à Paris. La nouvelle déclencha une effervescence artistique sans précédent parmi les Indiens.

La première grande exposition de peinture peau-rouge eut donc lieu en juin 1934, au musée du Trocadéro. La moitié des 200 toiles exposées furent vendues. A Santa-Fe, ce fut le délire : c'était la première fois que l'art indien était officiellement reconnu et, par la France, le pays de la culture !

De nouveau, en 1954, lorsqu'à l'issue des fêtes annuelles indiennes, sur la grande place de Gallup (Nouveau-Mexique), Dorothy Dunn et 12 peintres et artisans indiens reçurent les palmes académiques, ce fut sur l'instigation de Paul Coze. Nommé agent consulaire en 1951, Paul, en effet, avait envoyé au ministère des Affaires culturelles français une liste de peintres et d'artisans, établie au bout de plusieurs mois d'études, demandant que soit reconnue leur contribution dans le domaine des arts.

LE THÉÂTRE INDIEN.

La richesse visuelle et la qualité dramatique des danses religieuses, avec leur cortège de clowns peints et de Kachinas dont les masques et les costumes varient selon les trois ou quatre cents dieux qu'ils incarnent, l'incitent à penser qu'il suffirait d'un léger encouragement pour que jaillisse spontanément un théâtre peau-rouge.

En 1938, au Rodéo du Madison Square Garden de New-York, dont il est le peintre officiel, Paul Coze profite de la présence de John Collier pour exposer ses idées. Collier, enthousiaste, écrit au directeur de l'école indienne de Santa Fe pour qu'il accorde son concours au montage du spectacle peau-rouge de Paul. Celui-ci choisit ses acteurs parmi toutes les tribus de la région et désigne l'un d'eux, Lloyd Kiva, comme directeur artistique, en raison de sa parfaite connaissance des traditions indiennes. Puis, il demande aux jeunes gens de rédiger eux-mêmes un scénario illustrant des légendes indiennes. Il en sort un ballet-drame en 13 tableaux, avec accompagnement de flûte et de tambour. Le soir de la générale, tout Phoenix se pressait pour voir "*Desert-song*", le premier spectacle théâtral jamais écrit et interprété par des Indiens.

Poursuivant son idée, Paul ne ratait pas une occasion de donner la vedette aux Indiens. En 1959, il réussit un coup d'éclat. Sollicité pour organiser le spectacle annuel du fameux "*Knickerbocker Ball*" de New-York, il arrive d'Arizona avec 35 danseurs Hopis et, devant un public qui compte toute l'aristocratie internationale de la politique et de l'argent, il leur fait jouer un scénario inspiré des spectacles du club Wakanda de Paris. Ce fut un succès. Bien plus que les 10.000 \$ de la recette du bal, ce qui avait frappé les Indiens qui, pour la plupart n'étaient jamais sortis de leur contrée, c'était d'avoir été traités avec considération.

Quelques temps après, un autre événement allait récompenser Paul de ses efforts. Un Centre National d'Art peau-rouge était créé à Santa Fe. Son directeur, Lloyd Kiva – celui de "*Desert-song*" –, décida la création d'une section de théâtre expérimental indien. Lors de l'inauguration du Centre, Paul Coze donna une conférence sur les traditions des Indiens du sud-ouest qui dura 5 heures tant les questions furent nombreuses. Quelques mois plus tard, c'est en tant que "Père du théâtre indien", que lui revint la place d'honneur à la première représentation du théâtre expérimental.

Au Festival de danses indiennes de Flagstaff, Paul attira l'attention des organisateurs - des hommes d'affaires blancs - sur des Indiens de l'Oklahoma qui dansaient en portant des chaussettes à l'intérieur de leurs mocassins et des tee-shirts de couleur sous leurs costumes, au lieu de se peindre le corps en vert. Ces derniers, ravis de tomber sur un connaisseur, le nommèrent président du jury.

Dès sa prise de fonction, Paul rendit visite à un groupe de Sioux. Il pénétra sous leur tente et se présenta :

- *Mon nom est "Quatre plumes d'aigle", il m'a été donné par mon père, Kamaïstit, de la tribu des Cris. Ici je suis le président du jury et je vais vous expliquer pourquoi vous avez obtenu si peu de points pour votre danse du bison.*

Saisissant un calumet, il montra aux danseurs qu'ils l'avaient saisi par la mauvaise extrémité et omis de le présenter aux quatre points cardinaux avant de bénir le bison. Stupéfaits, les jeunes gens gardaient le silence. Soudain, du fond de la tente, plusieurs voix dirent en sioux : "*Toi, tu as bien parlé !* " Paul tourna la tête et aperçut les regards approbateurs de trois vieillards.

Pendant dix ans, de 1942 à 1952, Paul demeura président de ce jury et oeuvra pour que les rituels indiens ne deviennent pas des mascarades pour touristes.

LE RESPECT DE LA RELIGION INDIENNE.

Paul Coze a beaucoup contribué à répandre une meilleure connaissance des Indiens et à faire respecter leurs croyances.

Pendant les fêtes religieuses, les danses traditionnelles ont lieu dans les villages des réserves, perchés sur les hauts-plateaux. La présence des Blancs y était souvent tolérée, mais certaines tribus, lassées d'être envahies par des hordes de touristes irrespectueux de leurs traditions, avaient fermé leurs villages. Paul s'efforça, par des articles, à expliquer ces mythes religieux afin qu'ils soient compris et respectés. Chaque article lui demandait des mois de recherches. Celles-ci étaient rendues difficiles par l'hostilité manifestée par les Indiens à l'égard des ethnologues et des journalistes.

Un jour on trouva le cadavre d'un Indien, la tête et les deux nattes tranchées, au ras du crâne : les membres de sa tribu l'avaient puni pour avoir divulgué à un ethnologue des "tabous" religieux. A cette époque, Paul voulait justement écrire un article sur les dieux Shalakos. Il confia son projet au chef de la tribu Zuni en lui promettant de ne rien publier sans son accord.

Il raconta qu'il avait vu, en rêve, la danse nocturne de six géants masqués pour bénir, une fois par an, les maisons des hommes. Ainsi il pouvait laisser le lecteur douter de la réalité de ce qu'il avait vu. En plus des illustrations, il ajouta, en annexe, une liste de recommandations aux étrangers, indiquant comment se comporter pendant les cérémonies. Son travail remporta un vif succès auprès du conseil Zuni qui demanda même que le tableau des recommandations soit tiré à part pour pouvoir être distribué aux visiteurs.

L'extrême souci que Paul Coze avait de respecter la façon de penser des Indiens l'obligeait souvent à déployer une imagination extraordinaire. Son problème était l'illustration de ses articles car, depuis le début du siècle, les Indiens interdisaient farouchement toute photo à l'intérieur des réserves et les croquis et les peintures ne rendaient pas toujours le caractère fantastique des cérémonies.

Aussi Paul eut-il l'idée de reconstituer les danses de Kachinas avec des poupées sacrées en bois peint et sculpté, de les disposer dans un décor naturel de rochers et de les photographier. Ainsi, sans enfreindre une seule fois la loi indienne, publia-t-il, en 1971, un numéro entier d'"*Arizona Highway Magazine* " avec 70 photos spectaculaires. Il poussa même la conscience jusqu'à volontairement introduire quelques infimes erreurs dans les costumes afin que l'utilisation commerciale des Kachinas de bois ne puisse être considéré comme un sacrilège. Ce numéro sur les Kachinas était une réalisation documentaire unique. Il eut une grande répercussion : Paul reçut des lettres de partout, même de Leningrad ! et les Indiens Navajos lui demandèrent de leur faire une conférence sur les Kachinas...

Parce qu'il ne les trahissait jamais, Paul Coze obtenait des Indiens ce que jamais ils n'auraient confié à un journaliste ou à un ethnologue. Un vieux chef Hopi gardait cachées des photos de la "danse du serpent", prises au début du siècle. Cette danse mystérieuse intrigue beaucoup car on ne s'explique pas comment les Indiens ne succombent pas aux morsures des bêtes venimeuses qu'ils tiennent dans leurs mains et leur bouche. Le vieil homme en fit cadeau à Paul à la condition qu'il attende 15 ans avant de les publier et qu'il ne révèle jamais ni le nom de la tribu ni celui des danseurs. Paul tint parole et 15 ans plus tard, il publiait un article sur la "danse du serpent", assorti de documents uniques.

L'ARTISTE PEINTRE.

Comme je l'ai raconté, dès sa plus tendre jeunesse, Paul pratiquait la peinture et le croquis. Le 6 mai 1932, présent en qualité de visiteur au Salon des écrivains anciens combattants qui recevaient le Président de la République, Paul Doumer, Paul Coze se trouva être le témoin rapproché de son assassinat, commis par un russe du nom de Paul Gorguloff. En cette circonstance dramatique, Paul Coze eut, au milieu de l'affolement général, le réflexe de fixer en des croquis rapides, mais d'une étonnante vérité, l'événement tragique qui venait de se dérouler sous ses yeux. En l'absence de tout photographe, un de ces documents uniques retraçant avec précision le geste de ce fou meurtrier, fut publié en première page de l'hebdomadaire "L'Illustration".¹¹

En 1951, l'Association Nationale des Parcs et Monuments lui commanda une série de tableaux retraçant la vie préhistorique des premiers américains du sud-ouest, depuis l'an 400 après J.C. jusqu'à l'arrivée de Cortes. En 3 mois, il réalisa une quinzaine de tableaux en parcourant 10.000 km. à bord d'une caravane. Voici comment il procéda : après s'être entouré des avis des historiens et des archéologues de la région, il plaça dans le cadre naturel réel des figurants revêtus de costumes empruntés aux musées et entourés d'objets d'époque et il peignit ces scènes.

Aujourd'hui ces toiles, à la valeur ethnologique exceptionnelle, sont accrochées dans les musées.

¹¹. Il s'agit de "L'Illustration" n° 4654 du 14 mai 1932, cette anecdote m'a été racontée par M. Guy Dupire.

En 1952, Paul se fixa à Phœnix, en Arizona, pour y prendre les fonctions de consul honoraire de France. Il faut dire qu'à Phœnix il était au centre d'un vaste ensemble de réserves où il pouvait effectuer ses recherches. Quand il était à Los Angeles, il s'était lié d'amitié avec l'écrivain Romain Gary, qui était consul général de France à Los Angeles. C'est grâce à Romain Gary que Paul a été nommé consul de France pour l'Arizona. Il était très fier de ce titre et avait très bien su s'adapter à la mentalité américaine. Pour plaire aux Américains, il faut bien parler l'anglais mais surtout garder un fort accent français et savoir "se vendre". Paul excellait en cela et était très populaire en Arizona. Il habitait à Phœnix une magnifique villa qui avait été construite par un maçon mexicain de la région et que Paul avait payé en lui donnant des leçons de peinture¹².

Il profita de sa notoriété d'ethnologue pour créer dans cette ville une école de dessin. Il y professait une méthode particulière pour réaliser sur le vif une esquisse rapide. Les publications Walter T. Foster ont consacré en 1972 une livraison entière à la "méthode Paul Coze" : "*Quick sketching with Paul Coze*". Cette méthode repose sur quelques principes simples comme le "système de la montre" qui consiste à replacer un objet par rapport à un cadran de montre pour déterminer les angles et les lignes de fuite, ou encore la "répartition des espaces" etc...

Le succès de l'école et de sa méthode fut encore amplifié par les réalisations qui lui furent demandées par les autorités officielles de l'état d'Arizona.



En 1962, Paul Coze remporta le concours organisé par la ville de Phoenix pour la réalisation d'une oeuvre artistique dans le nouvel aéroport. Avec l'aide de « Kay », son épouse ¹³, il exécuta une fresque monumentale de 6 m. de haut sur 25 de large à partir de 52 matériaux différents (verre, sable, pierres précieuses, métaux etc...) représentant des motifs indiens.

¹² Je tiens ces détails sur la vie de Paul à Phœnix, d'Edouard-Igor Coze, son ½ frère qui a habité quelques temps à côté de Phœnix et qui l'a beaucoup fréquenté à cette époque

¹³ Née Katharine BYBEE, d'origine anglaise.

Après cette réalisation, sa carrière de peintre amorça un nouveau tournant. Il recevait un déluge de commandes et dut se spécialiser dans les oeuvres de grande envergure : l'hôtel de ville lui réclama une grande fresque sur son passé historique. La ville de Prescott commanda la sienne à son tour. Pour le grand centre commercial en construction à Phoenix, on lui demanda une sculpture géante de "l'oiseau de Phoenix".

Les Indiens demeuraient les grands inspirateurs de ses oeuvres : lorsque la banque "Arizona Title and Trust" érigea le premier gratte-ciel de Phoenix, elle lui passa commande pour une sculpture murale de 53 m. de long. Paul choisit comme thème les tribus indiennes des alentours de la ville.

Quelques années plus tard, il se vit confier la décoration murale du Colisée de Phoenix. D'un seul coup, 1200 m² étaient laissés à son imagination ! Il illustra les différents sports qui furent pratiqués dans la région à travers les âges, en commençant par le jeu de balle indien datant de la préhistoire.



Œuvres de Paul Coze

UNE VIE BIEN REMPLIE ET RÉUSSIE.

En parlant de Paul Coze, le sénateur de l'Arizona Barry Goldwater¹⁴ disait : " No white man has done so much for the Indians" " *Aucun homme blanc n'a autant fait pour les Indiens*". Goldwater conservait dans son bureau de Washington une magnifique toile de Paul Coze intitulée "Violet Seimatewa" (vieille femme hopi) qui, dit-on, fit autant pour le renom de l'artiste que la gigantesque fresque érigée au Mémorial des vétérans au Colisée de Phoenix.

Sa réussite ne se chiffre pas en dollars, elle est dans le souvenir d'un homme qui fut l'un des principaux artisans de la renaissance culturelle et artistique du peuple indien. Lorsque Paul assista à la première danse de Kachinas, il avait compté environ 20 danseurs. A la fin de sa vie, ils étaient 50. Le nombre de participants aux cérémonies d'initiation, étape importante dans la vie spirituelle indienne, était en augmentation. Les Navajos avaient obtenu leur propre université à Flagstaff.

Paul Coze a eu le grand mérite de croire en eux à une époque où les seuls Indiens que connaissait l'Amérique étaient ceux des plateaux d'Hollywood. Animé d'un idéal qui devait beaucoup au scoutisme, il a lutté pour la survie d'un peuple qui se mourrait de désespoir au milieu de l'indifférence générale.

Il a terminé sa vie dans son vieux ranch, entouré de pamplemoussiers, au milieu de ses paperasses consulaires, de ses toiles, de ses pots de peinture, de ses poupées Kachinas, de ses calumets, de ses tambours et de ces mille objets qui avaient chacun leur histoire.

Le bonheur pour lui se résumait en trois mots : le scoutisme, les Indiens et la peinture.

L'histoire de Paul Coze, c'est celle d'un individu qui a réussi, par sa ténacité, son enthousiasme et sa passion pour les valeurs que lui avait inculqué le scoutisme, à concilier la pureté de ses rêves d'adolescent avec une vie d'homme bien remplie. S'il eut une influence sur la jeunesse des années 30, c'est parce que, grâce à ses talents d'écrivain et de dessinateur, il sut traduire ses passions pour la saine "aventure" et pour l'approche et la compréhension d'hommes d'une autre race.

Aujourd'hui, pourquoi son exemple ne pourrait-il pas encore servir pour tous les jeunes en recherche d'idéal ?

¹⁴ Célèbre surtout comme candidat à la Présidence des États-Unis pendant la guerre froide avec un programme "musclé". C'était un homme très riche, propriétaire d'une chaîne de grands magasins. Paul avait fait son portrait qui devait servir de portrait officiel s'il était élu. Il ne l'a pas été, mais il est resté un ami très fidèle de Paul Coze.

OEUVRES DE PAUL COZE

- Pour toujours (pièce scout en 1 acte), suivi de "Ne rien faire à moitié"
H. Verley. - 1926
- Pour devenir scout de seconde classe
H. Verley. - 1926
- Mœurs et histoire des Peaux-Rouges
(en collaboration avec René Thévenin)
Payot. - 1928 (couronné par l'Académie française)
- Wakanda (préface du Maréchal Lyautey)
Alexis Rédier. - 1929
- Cinq scouts chez les Peaux-Rouges
Librairie des Champs Élysées. - 1932
- Rodéos de cow-boys et les jeux du lasso
Société française de librairie et d'édition. - 1934
- Quatre feux ¹⁵
Éditions de la revue "Camping". - 1935
- L'oiseau-tonnerre (paysages et magies peaux-rouges)
Éditions « Je sers ». - 1938
- Quick sketching with Paul Coze. - 1972

• ¹⁵ - Le titre original était, en 1932, « Les Indiens, ma femme et moi »

CALME ET SIMPLICITÉ

(texte extrait de "Quatre feux", page 180)

Par pitié qu'on réserve des terres où la nature puisse encore s'épanouir librement et qu'on laisse quelques tribus, témoins de cette paix, errer loin des réglementations, pour que nous, harcelés des villes, nous sachions à nos heures les plus trépidantes que, là-bas, on peut se taire, que, là-bas, on a le temps de penser.

Qui de nous pense ? Qui de nous a le temps de penser, s'il ne s'évade ? Il nous faut pour rentrer en nous-mêmes le silence et le calme où se recrée la spiritualité avec le secours de la grâce Divine.

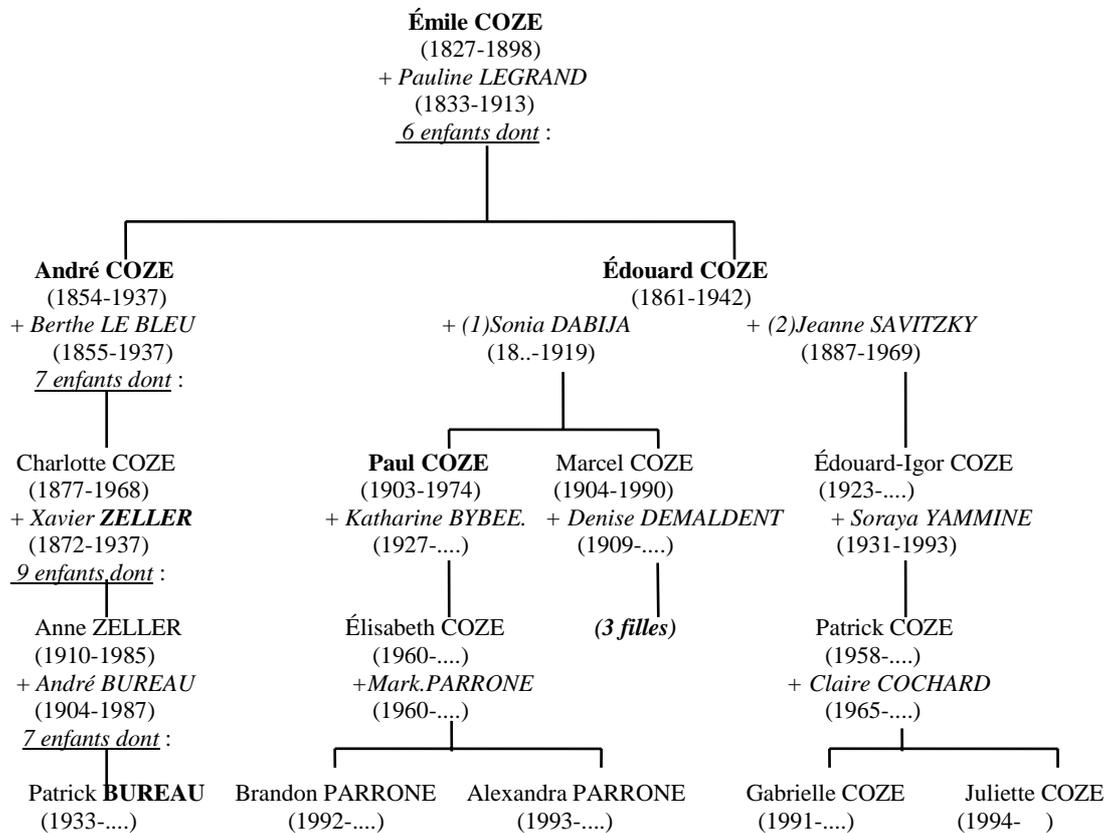
Heureux ceux qui ont la force de s'évader mentalement, de se créer un monde à eux. Heureux les vrais riches, courageux évadés de la vie, les cloîtrés.

O Vous les jeunes, vous citadins, vous ingénieurs, dompteurs de machines, vous qui trépignez dans la vie saccadée des cités pour l'amour de la vie, par moment arrêtez-vous... Sachez, avec humilité, reconnaître le factice de votre existence, alors, vous les hommes, allez dans les bois, sans argent et sans alcool, vous les femmes, sans maquillage et sans mensonges, allez camper dans la forêt, *vivez avec calme et simplicité* alors qu'il en est encore temps et revenez apporter à l'édifice humain une foi moins orgueilleuse dans le Progrès, une croyance moins absolue dans la valeur de vos jugements.

Paul COZE
1935

Descendance d'ÉMILE COZE

(extraits)



Patrick BUREAU est le père entre autres de Pierre Etienne, Vincent, et Sylvain qui ont été chefs dans le Groupe Paul Coze et fondateurs du même groupe.